

jour avaient lieu à Cambrai, et qui jetaient dans les prisons des amis ou des connaissances de monsieur Capron, l'ex-apothicaire, que depuis un an sa difficulté à marcher retenait forcément au logis, les ignorait tout-à-fait. Marianne recommandait expressément à ceux qui venaient visiter son maître de garder le silence le plus complet à cet égard. Or, si quelqu'un d'entre eux se fût avisé de contrevenir à la recommandation de Marianne, il aurait dû, non-seulement renoncer aux invitations à dîner de monsieur Capron, qui ne se faisaient jamais sans la participation de Marianne, mais il se serait vu désormais fermer au nez, par l'impitoyable gouvernante, la porte du vieillard. On le savait, et l'on se tenait sur ses gardes; car, grâce aux ressources inouïes d'imagination que déployait Marianne, on dinait encore très bien chez son maître, malgré la disette et le maximum.

"Un frivole incident vint détruire tout ce bonheur.

"Une des vieilles amies de monsieur Capron, madame Fremery, étant morte, le notaire chargé d'exécuter ses dernières volontés écrivit à l'ex-apothicaire que la respectable dame lui léguait par testament douze convertis d'argent et son perroquet. Un article exprès de ce testament recommandait le dit perroquet à la tendresse spéciale et aux soins de mademoiselle Marianne Chimot. Marianne se promit bien d'exécuter à la lettre les dernières recommandations de la défunte, et alla prendre possession du perroquet.

"L'arrivée de cet oiseau fut un événement pour monsieur Capron et pour sa gouvernante. On plaça la cage, nettoyée, frottée et cirée, sur une fenêtre qui donnait dans la cour intérieure, et monsieur Capron fit rouler son fauteuil près de cette fenêtre; là, il passait ses journées non-seulement à gorger le perroquet de morceaux de sucre, mais encore à lui adresser toutes les agaceries du monde pour le faire parler.

"L'animal, sans doute surpris et attristé d'avoir changé de maison et de voir de nouveaux visages, gardait obstinément le silence.

"Néanmoins, quelque jours après son arrivée, par un beau soleil dont les rayons tombaient chaudement sur la cage, il se mit à parler, et vous pouvez juger de la joie de monsieur Capron lorsqu'il entendit l'oiseau crier gravement la phrase sacramentelle: "As-tu déjeuné, Jacot?" Malgré sa difficulté à marcher, le vieillard se traîna jusqu'à la cuisine, afin d'apprendre à Marianne une si grande nouvelle.

Marianne qui, pour lors, lavait la vaisselle dont on s'était servi pour le déjeuner, accourut, avec un empressement enfantin près de la cage, et

sans même prendre la peine de s'essuyer les mains.

"Le perroquet était devenu aussi bavard que naguère encore il se montrait silencieux. Il riait, il chantait, il parlait, il sifflait à se faire entendre à cent pas. Les deux bonnes gens ne se tenaient pas de plaisir, échangeaient entre eux des regards émerveillés, et n'osaient prononcer un mot dans la crainte d'interrompre la verve de l'oiseau. Depuis deux ans il n'y avait point eu pareille joie au logis.

"Hélas! cette joie fut de peu de durée, car le perroquet se mit à crier de sa voix glapissante:

"Vive le roi! vive le roi!"

"Marianne pensa défaillir, mais trouvant de la force dans l'imminence du péril, elle se jeta sur la cage et l'emporta précipitamment au fond de la cave.

"Il était trop tard!

"Le voisin de monsieur Capron, charcutier-cabaretier, sans-enlôte forcené, et qui d'ailleurs en voulait au vieillard parce que Marianne lui avait ôté la pratique de la maison, et qu'elle achetait chez un autre du lard et des saucisses, avait déjà couru dénoncer la clameur criminelle qu'il avait entendu proférer chez le citoyen Capron. Une heure après, deux gendarmes emmenaient le vieillard et Marianne au couvent des Bénédictines anglaises, transformé en maison d'arrêt.

"Le premier soin de Marianne, en arrivant à la prison, fut d'obtenir, à force de prières et à prix d'or, de ne point être séparée de son maître.

"Celui-ci, comme frappé d'émoussement, ne proférait pas une parole et se croyait le jouet d'un rêve funeste.

A continuer.

— 100 —

LES MIRACLES DE L'AMOUR MATERNEL.

RÉCITS D'UN MÉDECIN.

Un des premiers malades que je visitai était un jeune homme d'environ trente cinq ans. La débauche l'avait conduit à travers la misère sur le lit de mort. Je m'attachai à ce malheureux et ne pouvant le sauver, j'essayai d'adoucir ses souffrances. Froid, silencieux, strictement poli, mon malade acceptait mes remèdes et mes soins sans croire beaucoup à leur efficacité. Il aurait voulu dormir toujours, et il ne cessait de demander de l'opium.

Je rencontrai dans l'escalier de la maison un vieux prêtre qui me dit: "Monsieur, dites-lui quelques mots de Dieu. Je lui ai fait sans résultat plusieurs visites. Il m'a accueilli poliment, mais c'est tout. Je suis sûr

qu'une parole de vous ferait plus que toutes mes exhortations." Je promis d'essayer.

Le lendemain, je m'efforçai de faire causer mon malade, et comme il s'y prêtait d'assez bonne grâce, j'amenai peu à peu la conversation sur le terrain religieux: le malade s'en aperçut, et me dit d'un ton ferme: Je vous en prie, monsieur, ne me parlez pas de religion: je n'y crois pas.— Vous croyez au moins à l'existence de l'âme?—Je crois à l'opium et au sommeil." Et il prit la position d'un homme qui essaie de dormir.

A quelques jours de là, je fis une nouvelle tentative qui tourna plus mal encore que la première, "Écoutez, docteur, me dit le malade, j'ai étudié un peu de philosophie, et j'en sais assez pour ne pas croire à l'existence de l'âme.

Et il se mit à me développer quelques-uns des arguments de l'école matérialiste. Ces erreurs, qui m'auraient choqué dans la bouche d'un professeur éloquent, me parurent dans cette mansarde et sur les lèvres de ce mourant, révoltantes et monstrueuses. Je sortis navré.

Cependant, nous continuions l'un et moi, à soigner sans plus de succès l'un que l'autre, le corps et l'âme de ce malade. Le corps marchait à grands pas au tombeau. L'âme s'en allait à la perdition éternelle.

Un jour que je posais à ce jeune homme une ventouse, j'eus besoin d'un morceau de papier; j'aperçus une espèce de lettre à côté de son chevet, je la pris et j'allais m'en servir, lorsque le jeune homme m'arracha brusquement la main et m'arracha la lettre. Un peu surpris, je déchirai une feuille à un vieux livre, et je fis mon opération.

Le soir du même jour, je retournai voir mon client qui baissait de plus en plus. Je l'aperçus, tenant à la main et s'efforçant de lire, la lettre que j'avais voulu brûler le matin. "Docteur, me dit-il, voici la dernière lettre que ma mère m'a écrite; il y a un an qu'elle ne me quitte pas, et je l'ai lue plus de cent fois; je voudrais la relire avant de mourir; mes mains tremblent et ma vue s'obscurcit; soyez bon jusqu'à la fin, lisez-moi tout haut cette lettre."

Je pris la lettre et j'en commençai la lecture. Non, jamais, depuis, je n'ai rien lu d'aussi tendre et d'aussi touchant. C'était Monique écrivant à Augustin. J'avais beau être médecin, je n'avais que vingt-six ans et je venais de perdre la meilleure des mères: les sanglots étouffaient ma voix; je sentais des larmes venir à ma paupière.

Je regardai le malade: il pleurait silencieusement, mes larmes se mêlèrent aux siennes. Tout à coup je me levai et m'écriai: "Malheureux!"